

Le temps qu'il reste
Fragments identitaires
Le temps qu'il reste —
Grande-Bretagne / Italie / Belgique / France 2009, 109 minutes

Janine Halbreich-Euvrard

Number 263, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halbreich-Euvrard, J. (2009). Review of [Le temps qu'il reste : fragments identitaires / *Le temps qu'il reste* — Grande-Bretagne / Italie / Belgique / France 2009, 109 minutes]. *Séquences*, (263), 33–33.

Le temps qu'il reste

Fragments identitaires

Didier Stiers s'exclame : « Elia Suleiman parle volontiers de bénédiction, il en est une lui aussi, ce dandy qui fait de la poésie avec l'absurde et le tragique... » Né à Nazareth (Galilée) en 1960, de parents arabes devenus citoyens israéliens après la création de l'État d'Israël, Suleiman est ce qu'on appelle un « Arabe israélien » ou Palestinien d'Israël, c'est-à-dire qu'il n'est ni réellement israélien, ni totalement palestinien.... Il a vécu à New York de 1981 à 1993. Il y réalise ses deux premiers courts métrages, Introduction to the End of an Argument et Homage by Assassination...

JANINE HALBREICH-EUVRARD

Il gagne de nombreux prix. En 1994, il s'installe à Jérusalem où la Commission européenne le charge de créer une section de cinéma à l'université de Birzeit. Son premier long métrage, **Chronique d'une disparition**, a obtenu le premier prix au festival de Venise de 1996. Son deuxième long métrage, **Intervention divine**, a obtenu le Prix du jury au festival de Cannes en 2002. Elia Suleiman vit actuellement entre Paris et la Palestine. **Le Temps qu'il reste** est son troisième long métrage, et forme avec les deux précédents une trilogie.

Souvent comparé à Tati et à Buster Keaton, Elia Suleiman manie le burlesque et la sobriété avec la même poésie. À partir d'un récit autobiographique, simple et sans véritable histoire à raconter, il réussit dans **Le Temps qu'il reste** à raconter une histoire impressionnante d'une partie du Proche-Orient.

...l'univers de Suleiman est encore plus hermétique, plus refermé sur des intérieurs que dans Intervention divine, il y a moins de fantaisies visuelles, encore plus de sobriété...

Le film s'articule en trois parties : il remonte d'abord à 1948, au moment où ses futurs parents, palestiniens, se retrouvent étrangers dans leur propre pays au lendemain de ce que les Palestiniens nomment la Nakkba (la catastrophe). Fuad, le père d'Elia, s'est d'abord battu au sein de l'Armée de libération nationale palestinienne ; il passera de nombreuses années en prison et manquera de peu d'être exécuté.

Puis viennent les années 60, l'enfance et l'adolescence, dans une certaine tranquillité. Le père — magnifiquement interprété par Saleh Bakri, le fils du grand acteur et cinéaste palestinien Mohamad Bakri — est pourtant toujours sous surveillance, ce qui ne l'empêche pas d'aller, avec un ami, pêcher la nuit sur une plage israélienne, sous la surveillance grotesque de l'armée israélienne, scène à travers laquelle Suleiman manie à merveille la poésie et le burlesque.

Lorsque Elia, adulte, revient sur les lieux, presque rien n'a changé. Il retrouve les mêmes situations et croise les fantômes des parents et amis d'hier. Il y a quelques touches d'espoir, comme la cohabitation d'un policier israélien avec une femme de ménage philippine. Suleiman, toujours, se moque plutôt que de se lamenter, comme dans la scène d'une soirée de danse illégale, lorsque la sono recouvre les vociférations des militaires, ou, merveilleux gag métaphorique, lorsque le canon d'un énorme blindé suit les moindres mouvements d'un homme pendu à son téléphone portable. Il souligne toujours, avec cette subtilité que l'on

retrouve dans tous ses films, l'absurdité de la guerre, et le désespoir des victimes : la scène d'un voisin qui tente de s'immoler sans parvenir à allumer l'allumette nous émeut profondément, même si elle peut aussi nous faire sourire.



Entre le burlesque et la sobriété

Tourné entièrement en plans fixes, avec de longs moments de silence, **Le Temps qu'il reste** nous plonge dans un univers d'immobilité et de réflexion. À ceux qui ne connaissent pas la Palestine, bien des choses seront incompréhensibles : l'univers de Suleiman est encore plus hermétique, plus refermé sur des intérieurs que dans **Intervention divine**, il y a moins de fantaisies visuelles, encore plus de sobriété, d'économie dans l'image.

Pour écrire son scénario, qui a subi de nombreuses coupes au moment du tournage faute d'argent, Suleiman s'est appuyé sur des traces écrites laissées par ses parents, des notes consignées par son père dans un carnet et les lettres que sa mère adressait à la partie exilée de sa famille. Sur ce matériau existant, le cinéaste pose un regard de fils, aimant et mélancolique.

Lorsque Elia Suleiman revient à Nazareth à presque 50 ans, son père est mort, mais sa mère très malade est toujours là. En début d'année, sa mère partira à son tour. Le titre du film n'en est que plus bouleversant. À sa manière, le cinéaste témoigne de son amour et de son attachement pour les siens et pour son pays. Le film n'est pas une retranscription historique, mais une parole parmi d'autres qui, aujourd'hui, plus de 50 ans après, devrait inciter ceux qui hésitent encore à se « battre » pour que les citoyens de la Palestine puissent enfin marcher dans leur pays la tête haute. 🇵🇸

■ Grande-Bretagne / Italie / Belgique / France 2009, 109 minutes — **Réal.** : Elia Suleiman — **Scén.** : Elia Suleiman — **Images** : Marc-André Batigne — **Mont.** : Véronique Lange — **Conseiller mus.** : Yasmine Hamdan — **Son** : Christian Monheim — **Dir. art.** : Maha Assal — **Cost.** : Judy Shrewsbury — **Int.** : Ali Suleiman, Elia Suleiman, Saleh Bakri, Nati Ravitz, Menashe Noy, Lotuf Neusser, Avi Kleinberger, Yanic Biton — **Prod.** : Michael Gentile, Elia Suleiman.